

5^E DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Dimanche 28 juin 2026

Les ordinations sacerdotales de ces derniers week-ends jettent heureusement un rayon de lumière sur une actualité, notamment ecclésiale et politique, plutôt maussade. Je ne m'arrêterai qu'à la question de l'euthanasie. Vous l'avez entendu dans l'évangile : Jésus, dans le Sermon sur la montagne, reprend l'interdit du Décalogue : « Tu ne tueras pas ! » Les évêques nous ont invités à prier pour que la proposition de loi soutenue par le gouvernement soit rejetée. La neuvaine qu'ils ont lancée court depuis dimanche dernier jusqu'au 30 juin, date où les députés auront solennellement à se déterminer. Officiellement sur « l'aide à mourir », envisagée moins sous l'angle des soins palliatifs – l'accompagnement de la personne jusqu'au terme naturel de sa vie en la soulageant au mieux dans ses souffrances physiques et psychiques – que sous l'angle du suicide assisté, qui peut aisément déboucher sur l'euthanasie quand, sous différentes pressions, on pèse sur la liberté du patient.

Euthanasie ! Au-delà de l'étymologie, *bonne mort*, faisons un instant la généalogie du terme. Il est né au tournant au tournant des 19^e et 20^e siècles, à une époque de rationalisme triomphant, marqué par le rejet de Dieu ; à une époque où, sous l'influence du progrès des sciences, l'homme se prétendait de plus en plus « maître et possesseur de sa nature ». Le mouvement s'est particulièrement développé dans l'aire anglo-saxonne, d'où il passera en Europe du nord. Par une sorte de darwinisme social, il s'agissait d'éliminer insidieusement et hygiéniquement les poids inutiles de la société, handicapés et vieillards, au nom du culte de la race et du mythe de la jeunesse.

Dans cette perspective matérialiste, l'homme n'est qu'un matériau, un instrument au service de la collectivité. On peut donc le désactiver lorsqu'il ne fonctionne plus bien, ou l'améliorer comme on améliore une race animale. Perspective reprise par le *Welfare State*, l'État providence, lorsqu'il s'est avisé que les soins prodigués aux pensionnés et aux handicapés plombaient les finances publiques. Je me souviens d'un X-Ena qui soutenait cette solution dans les années 80. Il a aujourd'hui 82 ans, il pourrait être « éligible »... Il y a donc deux raisons à l'élargissement du suicide assisté en euthanasie : une raison eugéniste, qui a aujourd'hui mauvaise presse depuis son application par l'État nazi (sans jeu de mots), encore que l'avortement dit thérapeutique chez nous lui ressemble furieusement ; et puis une raison économique, l'allègement des comptes publics, avec la disparition programmée et plus ou moins volontaire d'ayant-droits encombrants. Ces deux raisons jouent sur la dimension collective. Pour faire passer cela, en jouant sur la ligne individualiste et hédoniste de notre société, on y ajoute la peur devant le dépérissement et les souffrances physiques et morales qui l'accompagnent. Épouvanté par sa mort, l'homme moderne se précipite, paradoxalement, en elle.

C'est ce que cache et révèle en même temps l'expression « mourir dans la dignité ». Dans la perspective matérialiste et hédoniste de notre époque, on perd sa dignité quand on est à la charge des autres, car la dépendance apparaît comme une négation de la volonté d'autonomie absolue qui caractérise l'homme moderne. On perd sa dignité quand on voit son univers se rétrécir, car l'homme moderne ne se comprend plus que comme producteur/consommateur, bref comme *homo faber*.

Mais on peut répondre à cela que la dignité de l'homme est inamissible. Aussi disgracié soit-il par l'âge ou le handicap, sa dignité tient à sa nature. Et une nature spirituelle, dont l'âme immortelle n'est pas ontologiquement affectée par les aléas de la vie corporelle ; elle ne dépend même pas, sur ce plan, de la conduite morale. Elle tient à ma nature de créature voulue pour elle-même par Dieu et promise à l'éternité bienheureuse. Ce qui m'amène à considérer les accidents de la vie et ultimement ma mort comme une participation à la croix du Sauveur. Quelque chose que l'on peut relever bien des fois aussi lorsqu'on a été aumônier d'hôpital...

La racine de l'euthanasie ou du suicide motivé par la déchéance corporelle, c'est l'héritage en nous du péché originel, la volonté d'émancipation absolue que symbolise la tour de Babel

comme l'a rappelé le pape Léon XIV dans son encyclique. Odieuse tromperie du démon qui a fait croire à nos premiers parents que leur dépendance de créature était plus l'aliénation d'un esclave face à un tyran que la dépendance filiale de l'enfant vis-à-vis de son Père. Car, après tout, si Dieu nous a créés, ce n'est pas parce qu'il avait besoin de nous mais bien pour nous faire participer au bien qu'est sa perfection. En voulant ainsi usurper la perfection divine, l'homme pécheur s'interdit de la recevoir, gratuitement, d'une bienveillance originelle.

Vouloir fuir sa condition de créature limitée, et de surcroît depuis le péché originel par la mort, en cherchant à se supprimer par le suicide est une solution illusoire. Si séduisante soit-elle pour un matérialiste qui, dans son désespoir, ambitionne alors de rejoindre le néant, elle est cependant absurde : supprime la chair, il te restera encore l'âme, immortelle. Tu vivras alors une éternelle contradiction : tu auras voulu être comme Dieu, libre, dans ton délire transhumaniste, de toute contrainte naturelle, et tu devras reconnaître pour l'éternité ta dépendance de créature. Au lieu d'avoir accueilli une dépendance filiale qui t'aurait mené à une divinisation par participation – la vie baptismale –, ton hybris démoniaque te fera subir une dépendance ontologique devenue absurde, qui passera au feu chaque parcelle de ton éternité.

Ces principes posés, que faire face à la souffrance, réelle, qui s'empare de celui qui s'approche du terme naturel de son existence terrestre ? Ici, il faut parler avec grande humilité, car nous sommes des bien-portants. Par delà le soulagement de la douleur physique et de la prise en charge de l'angoisse de mourir, il y a déjà le rappel que la personne malade, âgée ou handicapée conserve sa dignité jusqu'au bout. Le *Conseil consultatif national d'éthique* (qui n'est pas composé majoritairement de gens allant à la messe !) disait en 2018 que par delà tout approche confessionnelle, « la dignité est intrinsèquement liée à l'être, et que nous ne pouvons en perdre que le sentiment ». Pierre Jovanovic, jeune journaliste que nous avons reçu au cercle S. Honoré pour son enquête sur l'euthanasie au Canada, en Belgique et aux Pays-Bas (*Peut-on programmer la mort ?*) écrivait : « les plus fragiles seront assurés de leur dignité par l'énergie consacrée à leur rappeler chaque jour l'infinie valeur de leur présence ». Au passage, convenons que cela aussi nous concerne, dans nos relations avec nos proches vieillissants ou malades... Léon XIV disait de son côté que « la valeur de la personne ne dépend pas de ce qu'elle réalise ou produit ». Et devant les parlementaires espagnols, il ajoutait dernièrement : « la grandeur morale d'une nation se manifeste avant tout dans sa capacité à accompagner, protéger et aimer les vies qui traversent la plus grande fragilité ». Bref, pour reprendre l'expression de son prédécesseur, en refusant « la culture du déchet ».

Notre nation, par la voix de ses représentants, se montrera-t-elle « grande » ? On peut s'interroger tant les affaires criminelles récentes montrent une dramatique éclipse collective de la conscience. Mais revenons en arrière. Quand les nazis commencèrent leur sinistre besogne d'élimination des handicapés aussi bien mentaux que physiques, en 1939, ils ne purent le faire que dans une relative clandestinité, dont témoigne d'ailleurs le nom de code du programme, *Aktion T4*, pour *Tiergartenstraße 4*, l'adresse du siège de cette opération, tant était vive la résistance d'une population encore largement marquée par le christianisme, et emmenée par la fougue de l'évêque de Münster, le futur cardinal von Galen qui s'insurgea dans un sermon d'août 1941 contre le droit que s'arrogeait l'État de mettre fin aux prétendues « vies sans valeur » par une prétendue « mort miséricordieuse », *Gnadentod*, le coup de grâce pourrait-on dire. Le programme, eugéniste, fut alors mis en veilleuse, ayant déjà éliminé 80.000 handicapés, la quasi-totalité de tous ceux du pays. Aujourd'hui la *mort miséricordieuse* est offerte non plus de manière contrainte à des gens marqués par le handicap, mais à des gens, malades plus ou moins graves, personnes âgées plus ou moins dépendantes, qui craignent de gêner, en leur faisant croire qu'ils perdent une dignité confondue avec la liberté de transgresser la plus terrible limite de l'existence terrestre, la mort. Dans ce monde qui aspire au transhumanisme, à « l'homme augmenté » (expression que le diable suggère à Adam dans *Paradise Lost* de John Milton, 17^e siècle, pour le pousser au péché), faut-il effacer ceux qui ne peuvent y prétendre, notamment faute de moyens ? Plus profondément, faut-il voir en la mort corporelle la défaite absolue, dont il faut hâter la survenue pour ne pas la regarder en face, alors

que, selon S. François d'Assise, elle est cette « sœur », exigeante, passage christique, toujours douloureux, qui nous achemine de ce monde déchu à la Cité de Dieu, la Jérusalem céleste ?

Continuons à prier et à agir. Il en va de notre civilisation, pour que la France demeure une « grande nation », selon la parole de celui qui va bientôt nous visiter...